



HAL
open science

Comment ça s'écrit. Le terrain, la parole, le récit.

Léonore Le Caisne

► **To cite this version:**

Léonore Le Caisne. Comment ça s'écrit. Le terrain, la parole, le récit.. Sensibilités, Histoire, Critique et Sciences Sociales, 2018. halshs-03284561

HAL Id: halshs-03284561

<https://shs.hal.science/halshs-03284561>

Submitted on 31 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**COMMENT
ÇA S'ÉCRIT ?**

Le terrain,

LÉONORE LE CAISNE

la parole

et le récit

Passer des coulisses de mon travail de chercheur et de mes innombrables carnets de notes fatigués à l'écriture brouillonne et multiple, à l'ordinateur, puis au lecteur, est un cheminement difficile, souvent douloureux, mais gratifiant.

Sur mes terrains, après une implication de longs mois, arrive le jour où tout se répète. L'ennui s'est installé. Il m'est de plus en plus difficile d'occuper les places et de jouer les rôles le plus souvent assignés par ceux que je suis allée rencontrer : stagiaire, écrivain public, assistante sociale, confidente ou amie, témoin de conflits... La méconnaissance de cette vie sociale et la volonté d'en comprendre quelque chose, qui m'ont conduite à accepter ces rôles jusque-là, se sont éloignées. Avec la familiarisation, le corps a de lui-même repris sa place. Je supporte moins les prises de ma personne, les impositions, la vantardise, la souffrance, la plainte, l'absence d'empathie... Je me surprends à prendre position. Il est temps pour moi de quitter le terrain. Si j'ai le sentiment d'abandonner certaines personnes encore attachées à ma présence, le charme de l'anthropologue avec son essence malléable agit également moins auprès des gens rencontrés qui n'ont parfois plus de rôles à lui proposer¹. La surprise de son arrivée est passée, les places ont été occupées, et chacun a avancé dans son histoire. Au bout d'un moment, tous (anthropologue inclus) comprennent qu'il n'était pas (ou plus) celui qu'il avait été ou qu'il aurait pu être. Comme à la fin d'une thérapie, la désaffection est souvent réciproque.

UN JOURNAL DE TERRAIN INDIGENT

Vient alors le temps de l'écriture, moment de reprendre les rênes de mon travail. Il sera d'autant plus long que l'expérience vécue a été forte : cinq ans pour mon travail sur la prison de Poissy, un an pour la recherche sur l'expérience des jeunes détenus à Fleury-Mérogis, trois ans pour celle sur l'inceste au village. Le début de la rédaction est une période de grand chamboulement. L'angoisse me submerge. Je me retrouve seule avec mon journal de terrain (500, 800, 1 000 pages...) écrit à l'ordinateur les week-ends ou les soirs de semaine à partir de notes prises dans des petits cahiers. Ce journal, aussi attrayant qu'un acte notarial, me tombe des mains. Pas la moindre trace d'analyse qui me permettrait d'entrer de plain-pied dans l'écriture, mais des retranscriptions à n'en plus finir de propos recueillis lors d'entretiens plus ou moins formels – récits de vie, récit d'une situation par un professionnel, propos entendus dans des réunions... Ils ont été retranscrits à partir d'enregistrements réalisés le plus souvent en début de terrain, lorsque mes questions préconçues avaient encore du sens pour moi, avant donc que la réalité du terrain et les rencontres ne les rendent hors de propos. Au lieu d'exploits et de discours anticonformistes, et donc excitants, que j'avais pensé recueillir auprès des condamnés, mes carnets de notes sur la prison de Poissy regorgent de discours convenus, c'est-à-dire qu'il fallait tenir à ce moment-là :

¹ Une étude reste à faire sur la manière dont les personnes ont vécu la présence et le départ de l'anthropologue.

« la nécessité de faire sa peine », « la volonté de travailler et de fonder une famille une fois libéré »... Les propos moraux sont obligés : « l'interdiction de tuer », « la haine des violeurs »... Les récriminations mille fois entendues : « la société ne fait rien pour les plus pauvres »... Alors que j'avais espéré, et cru, recueillir des discours exceptionnels de gens exceptionnels, je me rends compte qu'une grande partie des propos rassemblés sont en fait extrêmement banals et ont été énoncés par des individus ordinaires qui vivent, certes, une expérience exceptionnelle.

Auprès des habitants du village de Seine-et-Marne auxquels les journalistes reprochaient de ne pas avoir dénoncé l'inceste dont était victime une des habitantes du village, j'ai entendu et noté des poncifs de la morale judéo-chrétienne : « le respect de la vie privée », « le vilain défaut de curiosité »...

Mes notes ne concernant que des faits ponctuels, comptes rendus de journées, etc., j'ai perdu l'atmosphère :

Réunion du matin, arrivée en retard, donc à la fin.

Suivi David lors de la libération des trois Roumains. Moments intenses. L'un des trois me dit au revoir d'un signe de main. Grand contentement. Je suis sûre, à ce moment-là, que des choses passent malgré tout entre nous.

Dans les coursives, les douches.

Alarme. David et Coutanbray partent en courant. Une bagarre au centre de formation. Arthur Akmadhi s'est pris des coups de marteau de Bachiche (orthographe tout à fait approximative). Passage par l'infirmerie. Assisté à la petite enquête du premier surveillant au nom impossible (prénom André) auprès des deux protagonistes. Remontée d'Arthur Akkousis.

Mes observations sur les réseaux de voisinage ou de copinage – « Un tel connaît un tel », « telle autre m'a été conseillée par celui-là » – me sont inutiles. Je les ai en mémoire.

Certes, je trouve parfois aussi dans ce journal des propos susceptibles d'illustrer ma future analyse et dont le potentiel pourra servir l'écriture – « Ils m'appellent "Miss Monde !" C'est toujours mieux que "Miss Merde !" ». Des paroles volées aussi, ou encore des mots qui m'ont été adressés lors d'interactions plus ou moins rapides ou passagères – « Vous n'avez pas les clés ? Vous êtes enfermée comme nous ! », me lance un détenu devant la grille d'entrée » –, des bribes de dialogues. Mais n'ayant retranscrit que la bande-son de leurs mots, j'ai perdu la « chair » des personnes rencontrées.

Hors de leur contexte, posés bout à bout, mes propos et mes constatations paraissent bien ternes. Une fois typographié, ce journal devient monotone. J'en suis d'autant plus affligée que je ne suis pas allée recueillir des récits de mythes ou des rituels, qui auraient été intéressants en eux-mêmes, mais observer des situations, des événements, des relations, des histoires douloureuses. Bref ! Alors que j'ai vécu des expériences fortes, je ne trouve, dans ce journal de terrain, que banalité et lassitude.

UNE PRISE DE NOTES DIFFICILE

L'indigence de ce journal provient d'abord de la difficulté que j'ai eue à prendre des notes. Les premiers temps, sur le terrain, j'écris pour me donner

une consistance et/ou montrer à mes interlocuteurs l'intérêt que je leur accorde. Ainsi, en début de recherche auprès des jeunes détenus de Fleury-Mérogis, la vie du quartier « mineurs » me semblait n'être qu'un roulis continu et monotone d'entrées et de sorties de cellules, capable de se réveiller comme un volcan lors des « interventions » (lorsque, après un incident, les surveillants se saisissent manu militari d'un garçon et le descendent au rez-de-chaussée). Les adolescents semblaient former un groupe compact et difficilement pénétrable. J'ai dû déchiffrer leurs codes et modes de vie, et surtout trouver la brèche qui allait me permettre d'entrer en contact avec eux. Puisque les interactions s'avéraient difficiles, je décidai de travailler à partir de tout ce que je pouvais observer, et ne me déplaçais jamais sans mon carnet à la main. J'y notais alors des éléments très factuels que je connaîtrai parfaitement au bout de quelques semaines (descriptions des lieux, horaires, tranches d'âge, surnoms). « On vous appelle "la dame qui écrit tout" ! C'est vrai ? », me demanda dans la cour de promenade, Tarik, un jeune Marseillais de 16 ans, le lendemain de son arrivée. Le contact avec les garçons était amorcé. J'allais peut-être comprendre un peu la sociabilité carcérale. J'abandonnai ce carnet qui risquait maintenant de maintenir une trop grande distance entre les jeunes détenus et moi.

Prise dans les relations, sommée d'occuper telle ou telle place, je ne comprends alors rapidement plus grand-chose de ce qui se joue et ne hiérarchise donc pas les informations que je recueille. Et alors que noter ?

Le trop-plein de relations et d'émotions complique aussi l'utilisation du carnet de notes. Pendant de longs mois, à la centrale de Poissy, les détenus m'apparurent tels que je les avais imaginés : des hommes que le personnel devait étroitement surveiller, mettre en joue s'ils faisaient mine de s'échapper, des détenus qui marchaient la tête haute, aux délits conséquents, présentés tant par le personnel que par leurs codétenus, comme des « voyous ». Avec la plupart, j'étais tellement prise dans ces représentations que je n'interrogeais pas les propos qu'ils m'adressaient, ni l'image qu'ils me donnaient d'eux. J'y adhérais les yeux fermés. Prise par leurs histoires, je restais bouche bée devant les récits détaillés de leurs braquages – en fait ceux qu'ils avaient vus la veille sur TF1 –, et, de toute façon, on ne garde pas traces matérielles de telles confidences. Pendant toutes ces heures passées à leurs côtés, j'avais presque oublié qui j'étais et ce que j'étais venue faire dans cet espace-là, ce qui nous a permis de nous rencontrer.

À l'opposé, que noter aussi quand vous passez inaperçue, que personne ne vous voit ou ne vous parle de ce qui vous intéresse *a priori*, comme lors de cette enquête sur cet inceste perpétré dans le brouhaha du commérage dans ce village de Seine et Marne ? Là, j'ai eu beau me rendre régulièrement chez les uns et les autres pendant un an, à l'exception de quelques habitants qui aimaient me parler de leur enfance ou qui, en me recevant, affirmaient leur différence sociale avec la population, personne n'a paru m'avoir vue hors de sa maison. Parmi les préoccupations du moment : l'élection municipale, les problèmes de voisins, dont le père incestueux n'était qu'un exemple... Il me semblait même disparaître dès que je franchissais les portes des maisons. Ce qui me préoccupait – pourquoi et comment personne n'avait signalé un inceste duquel étaient nés six enfants – ne concernait en rien les habitants. Pour eux, cet inceste n'était rien d'autre qu'un élément de leur quotidien. Devant leur indifférence et leur banalisation des faits, mon intérêt s'est souvent relâché. Très rapidement lors de nos entretiens ou de nos discussions,

Jeudi 18 sept. : 9. 10^h40 (H. au -) (5)
 11^h40 : R. au - H. au -
 12^h - 13^h30 : bijou Nitri à l'hab.
 A.H. 15^h Ma au H. au - IV. R. au - de vie (H. au -)
 de 91.
 16^h B -> R. au - (A. O. R. I. A. N. A.)

Vendredi 3 oct. : 11^h30 -> Nana, Nitri (Je -> H. au - M. au -)
 13^h -> 14^h Nitria (Je -> H. au - M. au -)
 14^h -> 15^h avec Nitri. R. au - de vie.
 R. au - A. O. R. I. A. N. A.

Vendredi 6 oct. : 11^h30 : avec Nitri de l'hab.
 -> 13^h.
 13^h30 -> 14^h -> 16^h R. au - P. au - Nitri.

Samedi 8 oct. : 11^h40 : Alain, au - H. au - / au - H. au - L. au - Nitri
 -> 13^h
 14^h50 -> 16^h H. au - T. au - Nitri

Dimanche 30 oct. : Jeanie R. au - Nitri, L. au - Nitri
 L. au - Nitri, L. au - Nitri
 Nitri IV

Jeudi 13 oct. -
 n. : 12^h avec Nitri, de l'hab.
 H. au - Nitri, L. au - Nitri
 de l'hab. de 91 -> à l'hab. IV

je n'avais plus de questions à poser, et donc pas de réponses à transcrire. Je me noyais dans la lassitude des personnes que je rencontrais. J'en arrivai à douter du bien-fondé de ma recherche et de l'intérêt de mon objet d'étude. Il me fut même tentant d'adopter leur point de vue : et si, effectivement, cet inceste allait de soi ?

Au moment d'écrire, devant mon ordinateur, tout devient pâle et pauvre. Où retrouver mon exaltation à la centrale de Poissy devant la banalité de ces propos décryptés ? Qu'est devenu mon intérêt pour cet inceste connu de tous, dénoncé par personne, mais entré dans l'ordinaire de tous ? La dactylographie a aliéné la parole, aseptisé et figé l'émotion. Et appauvri plus encore mon journal. Ma déception est grande.

**DES CARNETS
 DE NOTES, SOUTIENS
 DE L'EXPÉRIENCE VÉCUE**

Heureusement, mes dizaines de petits cahiers à spirales, numérotés et datés, et dont j'ai retranscrit le contenu dans mon journal de terrain, gardent trace, eux, de l'expérience vécue. À l'intérieur de la couverture, chaque jour, je consignais ce à quoi j'avais assisté et qui j'avais vu : « Réunion d'accueil », « CAP », « Mme Lefèvre », « Voletti », « Sureau », « Johnatan ». Ce sommaire me permet maintenant d'embrasser d'un coup le déroulement de mon travail de terrain. Les pages sont émaillées de petits mots sans suite, de numéros de téléphone, adresses mails ou postales de personnes à rencontrer, qui se sont présentées, m'ont été conseillées ou à qui l'on m'a demandé de faire passer un message, annotés à la va-vite, le plus souvent sans nom, sans date, sans lieu... des prises de rendez-vous, aussi. Parfois, dans un coin ou en pleine page, des paroles entendues en passant, une blague racontée ou un schéma m'indiquant un chemin, une note incongrue, écrite en douce, parfois même sur d'autres notes.

L'usure de la couverture, les tâches, l'écriture posée sur la page blanche à la va-comme-je-te-pousse, précipitée, large ou serrée, souvent incompréhensible, laissent passer les émotions *in situ* : la joie, la tristesse, la peur, l'ennui, la fascination, mais aussi l'importance donnée à la rencontre (le désir de ne pas couper mon interlocuteur, le regarder dans les yeux pour mieux le suivre et être avec lui). De temps à autre, des lignes plus régulières et une encre appuyée laissent au contraire présager de mon application, et du peu d'intérêt autre que factuel de l'information.

Sous chaque mot illisible, une proposition de réécriture d'une autre encre, au crayon la plupart du temps, griffonnée quelques heures plus tard dans un endroit retiré (au café, dans le train ou chez moi). Le lendemain, ce serait trop tard. Nombre de mots et de propos restés incompréhensibles sont entourés, pour un éventuel déchiffrement, plus tard.

Le graphisme de ces notes m'éclaire sur ce que le temps passé sur le terrain m'a permis d'approcher et à partir de quoi je décrypterai la vie sociale : l'expérience partagée de chaque rencontre.

RACONTER

J'ai noté ce que je voyais et entendais, je vais maintenant raconter ce que je n'ai pas écrit : ce qui se passe dans ce lieu-là, l'expérience de ceux qui y vivent, selon les relations et les contextes. Je tenterai de montrer comment, dans une situation de crise (la prison, l'incarcération d'un adolescent, le crime, la médiatisation d'un inceste accompagné de torture jusque-là non dénoncé...), chacun parvient (ou pas) à s'en sortir. Que la recherche réponde à une commande institutionnelle (la Protection judiciaire de la jeunesse, l'Administration pénitentiaire) ou qu'elle ait été financée par un organisme de recherche (CNRS, ANR), le format livre coule de source : lui seul permet de déployer l'ethnographie effectuée. Mon programme ? Donner à voir et à comprendre. Peu de théorie, mais une description, un tableau vivant de la vie sociale, par une écriture accessible. Les articles dans des revues de recherche, répondant aux exigences académiques – théoriques (citations), de format (70 000 signes maximum) et intellectuelles (une « montée en généralité »), nécessaires dans un parcours de chercheurs, viendront après.

Le style résolument narratif facilite la compréhension anthropologique de la vie sociale ordinaire observée. J'écris donc sur le mode du récit, celui d'une expérience et de ce qu'elle a donné à voir de la configuration sociale approchée. Je rapporte des éléments de connaissance obtenus grâce à ce travail d'observation et de relations nouées sur le terrain, contextualisés et mis en lien. J'assume le subjectif et écris avec ma sensibilité au terrain : je ne cache rien de ce qui m'a touchée, intéressée, agacée...

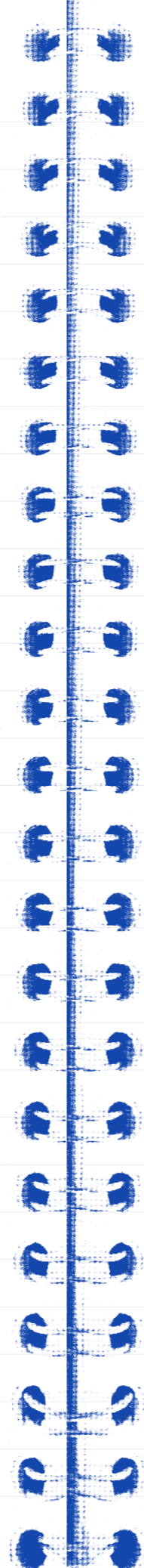
Je tente de répondre aux questions qui constituent la base d'une intrigue policière. Les faits, d'abord : « Que se passe-t-il dans cette prison, ce tribunal, ce village ? », « Que se passe-t-il quand cet adolescent se fait prendre par la police après une infraction, lorsque ce juge pour enfant doit répondre à la demande d'incarcération d'un mineur du substitut du procureur, lorsqu'une personne signale une maltraitance ? » Puis viennent tous les pourquoi : « Pourquoi les habitants de ce village n'ont-ils pas signalé cet inceste d'un père sur sa fille et duquel sont nés six enfants ? », « Pourquoi ce garçon est-il en prison ? », etc. Autant de « pourquoi » qui passent par : « Que s'est-il passé avec l'anthropologue ? », « Pourquoi ce détenu a-t-il cherché à lui faire peur ? », « Pourquoi cet habitant lui a-t-il conseillé de rencontrer tel autre ? » et « Pourquoi cette femme lui raconte-t-elle cela ? »

De la même façon que le terrain conduit le chercheur là où il ne l'imaginait pas, c'est par la description et le récit de l'expérience que la vie sociale s'ouvre à lui et à ses lecteurs. La description est consubstantielle à l'analyse.

LE CONTEXTE, D'ABORD

Je commence par planter le décor. Cette prison-là, dans le parc pénitentiaire, avec ces détenus-là à tel moment de leur parcours carcéral, et ces pénitentiaires à tel moment de leur parcours professionnel, avec cette anthropologue-là.

La description des lieux, en situation – voilà ce que j'y ai vu et qui j'y ai croisé –, me conduit à évoquer mes interrogations, mes doutes ou mes inquiétudes éventuelles : « Rencontrer les habitants de ce village si désert ne va pas être



LES SITUATIONS, ENSUITE

Comme je travaille sur des situations de crise dans lesquelles les évaluations morales s'entrecroisent, cette présentation des lieux, des contextes et des gens permet de mettre de l'ordre dans les observations : qui dit quoi, à qui, quand et où ?

La vie sociale s'anime. Je fais une large place aux propos, que je rapporte tels quels, que leurs auteurs soient détenus ou magistrats, ancien ministre ou serrurier, ce qui, accessoirement, rend le récit plus attrayant. J'efface dans le corps du texte les questions que je pose. Non par effet de style, mais parce que la parole est le plus souvent obtenue dans le cadre d'échanges informels et dans la relation, hors donc du jeu des questions-réponses. Une fois la personne présentée (notamment à partir de ses liens ou non avec telle et telle autre déjà évoquée dans le texte), la question présente aussi peu d'intérêt. Le contexte de cet échange (la période de l'enquête, l'instant dans lequel il se déroule, les gens en présence, la nature des liens avec eux et/ou l'anthropologue, l'action en cours) et le raisonnement anthropologique lui-même donnent sens à la parole.

On sait, Jeanne Favret-Saada³ l'a bien montré, que la parole n'est jamais qu'une transmission d'informations. Elle vaut moins pour son contenu (ou l'information ponctuelle qu'elle énonce) que pour ce qu'elle dit de celui qui la tient – son expérience, ses représentations, ses affects –, et pour ce qu'elle nous apprend de la configuration sociale dans laquelle elle a été prononcée⁴. Situer les conditions de l'énonciation est d'autant plus nécessaire que l'anthropologue recueille des propos dans des contextes différents et auprès d'acteurs divers, chacun(e) empruntant à des registres singuliers (institutionnels, sociaux et culturels). Dans des contextes de crises et d'élaborations morales assidues, les propos reposent aussi sur des valeurs changeantes d'une situation à l'autre. Ils s'entrecroisent, se rejoignent, se contredisent selon les places occupées, les personnes en présence et l'interlocuteur : un voisin, un magistrat, un journaliste, un agresseur...

En outre, la place du chercheur bouge sans cesse selon les personnes et les périodes, selon les messages que le groupe et/ou chacun veut transmettre. Selon le moment et le lieu de la rencontre, également. Chacun parle depuis sa place qui varie elle aussi avec le contexte. Ainsi, par exemple, dans le village de Seine-et-Marne, les appréciations sur l'inceste changeaient selon que l'on était un « ancien » ou un « nouvel » habitant, proche voisin de la famille ou plus lointain, les propos différaient d'un moment à l'autre, selon les situations : si l'on répondait aux accusations de la presse, défendait sa position dans la vie locale ou tentait de sauvegarder son honorabilité. Selon aussi que l'interlocuteur était un voisin ou un familier, un journaliste ou l'anthropologue. Anthropologue tour à tour considérée comme une chercheuse enquêtant sur la vie dans les petits villages, une fouineuse, une étrangère

³ Jeanne Favret-Saada : *Les Mots, la Mort et les Sorts*, Paris, Gallimard, 1977.

⁴ Comme l'écrit également Michel Naepels, « l'ethnographie [...] recouvre différents types de relations, qui suscitent autant de modalités énonciatives, dont chacune contribue à la production de matériaux spécifiques qui jamais ne se réduisent à de simples informations, à de pures données. Ainsi, les énoncés produits ne sont utilisables et interprétables qu'en fonction de leur modalité propre de production. » *Ethnographie, pragmatique, histoire*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011, p. 163.

et/ou une enquêtrice lambda venue passer une heure et que l'on ne reverra plus...

Je recueillais ainsi souvent des propos contradictoires : « On savait » mais « On ne pouvait pas savoir », « Bien sûr qu'elle a été violée » mais aussi « elle ment ! » ou encore « Le viol, c'est pas bien », « Mais enfin ! Fallait bien qu'elle le veuille ». Par ailleurs, il y avait un avant et un après la médiatisation de l'inceste. Car il y a ce que dit la loi, ce qui a été dénoncé publiquement, et ce que l'on dit, ce que l'on fait ou laisse faire, ce que l'on dit après les faits, les réactions extérieures au village et les réactions locales (malaise, désapprobation, renvoi à la loi, indignation, indifférence...). Une fois le contexte et les contraintes de la situation analysés, l'amoncellement de contradictions dans lequel l'anthropologue a pu se noyer prend sens.

Inséré dans le récit de l'expérience du chercheur, ce travail descriptif des lieux, des personnes et des situations permet de montrer l'organisation sociale et ce dans quoi sont empêtrés les acteurs. Le banal et le conformisme, assommants lorsque l'on s'en tient aux simples énoncés, reprennent vie. La logique de compréhension se dévoile au fil des pages.

Par ailleurs, ce travail descriptif ouvre le texte et protège l'anthropologue de la tentation de tout expliquer, même les faits qui résistent à la compréhension. On se doute que ce travail complique la narration et l'éloigne du récit littéraire.

L'éditeur, sollicité pendant l'écriture du texte ou après, appréciera néanmoins la lisibilité de l'étude grâce à l'écriture narrative et à l'importance des retranscriptions des propos. Sans doute, lui et l'éventuel commanditaire institutionnel, craignant le mécontentement des personnes mieux placées qu'eux sur l'échiquier social (magistrats, ancien ministre...), demanderont-ils le lissage de certaines paroles et l'anonymisation absolue des personnalités pourtant publiques. Contrainte, et quitte à surprendre le lecteur au fait de l'actualité, je me résoudrai à l'anonymat. Mais refuserai la réécriture de tout propos, quel qu'il soit. Le lecteur, lui, détiendra les clés pour décrypter ce qui lui est donné à voir. Libre à lui de s'interroger, douter, acquiescer, réfuter, objecter, contester les analyses proposées, bref, de participer. Le récit devient alors un document qui pourra, à son tour, être analysé par les sociologues et historiens de demain.

Léonore Le Caisne